

Idéalisme, éthique et société : R. M. MacIver et la sociologie à l'Université de Toronto

A. B. McKillop

Number 39, 2003

La sociologie canadienne anglophone

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002383ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002383ar>

[See table of contents](#)

Article abstract

In this essay the author shows that the American type of sociology practiced at McGill under Carl A. Dawson from the twenties to the fifties (and almost completely influenced by the human ecology paradigm of the Chicago School) was not the only one that appealed to Canadian sociologists. On the contrary sociologists like McIver and Urwick were leaning toward a more philosophical, moral, and humanistic social science, one that would reconcile the research of facts with a «Victorian» tradition of moral concerns.

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

McKillop, A. B. (2003). Idéalisme, éthique et société : R. M. MacIver et la sociologie à l'Université de Toronto. *Cahiers de recherche sociologique*, (39), 205–225. <https://doi.org/10.7202/1002383ar>

Idéalisme, éthique et société: R. M. MacIver et la sociologie à l'Université de Toronto¹

A. B. McKILLOP

Le site Internet du Département de sociologie de l'Université de Toronto laisse croire que les années passées par Robert Morrison MacIver à cette institution entre 1915 et 1927 correspondent à la «préhistoire» de la discipline². Aucune formation formelle en sociologie ne fut offerte pendant ces années. Mais l'imagination sociologique était-elle pour autant absente alors de l'Université de Toronto? Éventuellement, R. M. MacIver deviendra un des plus éminents sociologues politiques en Amérique du Nord; il atteindra une réputation qu'aucun de ses successeurs n'a su égaler. Qu'a-t-il donc fait durant ses années à Toronto? La thèse centrale de cet article est la suivante: MacIver a défendu, au sein de l'université ontarienne, une compréhension de la société et une méthode d'analyse qui n'étaient pas seulement congruentes avec ses traditions disciplinaires provinciales mais qui représentaient une voie mitoyenne entre, d'une part, le néohégélianisme propre, à la fin du XIX^e siècle, aux théoriciens britanniques des sciences sociales et, d'autre part, le fonctionnalisme pragmatique de la science sociale américaine du XX^e siècle. En bref, R. M. MacIver a amené à l'Université de Toronto, non pas l'idée d'une discipline sociologique étroitement définie, mais l'exigence d'une philosophie sociale complète.

En 1979, le sociologue Harry H. Hiller a attiré l'attention sur certains traits «philosophiques» de la sociologie canadienne. Parmi ces traits, notait-il, on trouvait une sensibilité pour l'histoire, une capacité à théoriser de manière créative et sans céder à la sociologie américaine, une

1 Traduction de Jean-Philippe Warren.

2. Disponible à www.utoronto.ca/sociology/about/history.html (site visité le 9 juin 2003), voir également R. Helmes-Hayes (dir.), *A Quarter-Century of Sociology at the University of Toronto 1963-1988*, Toronto, Canadian Scholars' Press, 1988, sur lequel le portrait historique du département présenté sur le site repose.

«perspective macro-sociologique» et un questionnement philosophique sur la nature et le rôle de la sociologie en tant que science. C'est sans doute la tournure philosophique de la pensée sociologique canadienne qui permet d'expliquer les autres caractéristiques. Or, c'est précisément cette tournure d'esprit que MacIver a amenée avec lui au Canada. Elle dénote, en plein XX^e siècle, l'influence profonde des «Lumières écossaises», caractérisées par une fusion des préoccupations morales et des préoccupations socio-économiques. Plus encore, dans le conflit opposant les tenants de telles perspectives philosophiques et ceux qui se consacraient à des modèles pointus d'analyse de la société (que ces modèles soient écologiques ou comportementales), se révélait, comme le reconnaissait sommairement Hiller, «le conflit entre la tradition européenne et la tradition américaine³». Cet essai explore donc la nature de la philosophie sociale de MacIver durant ses années à Toronto.

1. Idéalisme et communauté

Robert Morrison MacIver n'était pas du tout un immigrant ordinaire à son arrivée au Canada. Fils d'un marchand prospère et pieux de Stornoway, sur l'île de Lewis dans les Hébrides-Extérieures, jeune homme éduqué à l'Université d'Édimbourg et au Oriel College d'Oxford, MacIver s'était déjà bâti une solide réputation d'universitaire sérieux lorsqu'il a émigré en Amérique du Nord, en 1915, à l'âge de trente-trois ans⁴. Quoique formé dans la connaissance des classiques, il était un homme aux intérêts très étendus. Il avait donné des cours en science politique et en sociologie à l'Université d'Aberdeen pendant près d'une décennie. Sa nomination comme assistant-professeur de sociologie représentait une première en Écosse. Ses tout premiers essais publiés, une série en deux parties intitulée «The Ethical Significance of the Idea Theory», ont paru dans la très réputée revue britannique *Mind*, en 1909 et 1912. Dans ces essais, MacIver tentait de trouver un juste milieu entre deux types de limitation: la tendance, propre à la science, à rejeter les fins (téléologie) au profit du «processus», et la tendance, propre à la philosophie «absolue» de

3. Harry H. Hiller, «The Canadian Sociology Movement: Analysis and Assessment», *Canadian Journal of Sociology/Cahiers canadiens de sociologie*, vol. 4, n° 2, 1979, p. 9-145.

4. R. M. MacIver, *As a Tale That Is Told: The Autobiography of R. M. MacIver*, Chicago, Chicago University Press, 1968; R. M. MacIver, *On Community, Society, and Power: Selected Writings* (Leon Bramson éditeur), avec une introduction de L. Bramson, Chicago, Chicago University Press, 1970, p. 2-3.

Platon, à mal rendre compte de la nature du changement ou du mouvement. MacIver voulait accommoder la philosophie sociale à l'étude des formes interreliées de changement tout en maintenant l'importance de Platon comme «avant tout un penseur éthique⁵».

Toutefois, les désaccords qu'il éprouvait avec la vue idéaliste de l'État, telle qu'elle s'exprimait dans la pensée britannique, le décidèrent, ultimement, à quitter son poste à l'Université d'Aberdeen et à accepter de déménager à Toronto. Après avoir publié un compte rendu vivement critique de l'ouvrage néohégélien *The Philosophical Theory of the State*⁶, écrit par Bernard Bosanquet, il s'aperçut que son mentor à Aberdeen, J. B. Baillie (détenteur, à cette université, de la Chaire en philosophie morale et traducteur de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel), avait interprété le compte rendu comme étant une attaque personnelle à peine voilée. La perte du patronage académique de Baillie s'avéra désastreuse. Malgré le dossier de publications de ce jeune universitaire dans un certain nombre de revues prestigieuses de philosophie⁷, le poste de MacIver à Aberdeen était devenu précaire: ce dernier ne semblait s'intégrer à l'intérieur d'aucune frontière départementale ou disciplinaire. C'est en pratiquant longuement les philosophes et les classiques qu'il avait développé un intérêt pour «l'étude centrale de la société», la sociologie.

5. «The Ethical Significance of the Idea Theory», *Partie I, Mind*, vol. 18, octobre 1909, p. 55, 25-69; *Partie II, Mind*, vol. 21, avril 1912, p. 182-200.

6. «Dans aucun autre ouvrage moderne, écrivait MacIver au sujet de *The Philosophical Theory of the State*, les inconsistances et les contradictions de l'hellénisme appliqué sont-elles le plus apparentes.» Cette critique de MacIver fut publiée pour la première fois dans *The Philosophical Review* en janvier 1911 et publiée une seconde fois en partie comme l'appendice B de *A Criticism of the Neo-Hegelian Identification of Society and State dans Community*, p. 424-433. La citation ci-haut se trouve à la page 429.

7. Voir «Ethics and Politics», *International Journal of Ethics*, vol. 20, octobre 1909, p. 72-86; «Society and State», *Philosophical Review*, vol. 20, janvier 1911, p. 30-45; «War and Civilization», *International Journal of Ethics*, vol. 22, janvier 1912, p. 127-145; «Do Nations Grow Old?», *International Journal of Ethics*, vol. 23, janvier 1913, p. 127-143; «What Is Social Psychology?», *Sociological Review*, vol. 6, avril 1913, p. 147-160; «Society and "the Individual"», *Sociological Review*, vol. 7, janvier 1914, p. 58-64; «Institutions as Instruments of Social Control», *Political Quarterly*, n° 2, mai 1914, p. 105-116; «The Foundations of Nationality», *Sociological Review*, vol. 8, juillet 1915, p. 501-525; «Personality and the Suprapersonal», *Philosophical Review*, vol. 24, septembre 1915, p. 501-525; «Supremacy of the State», *New Republic*, vol. 12, 13 octobre 1917, p. 304.

Elle était jugée par les experts, écrira-t-il plus tard au sujet de cette période de sa vie, comme infréquentable, un sujet bâtard, mi-chair mi-poisson, avec un nom bâtard — les puristes méprisaient son nom dérivé à moitié du grec et à moitié du latin. C'était le genre de sujet qui suscitait un intérêt dans le composite Mid-west des États-Unis⁸.

L'allusion à peine voilée à l'Université de Chicago nouvellement établie ne tenait pas du hasard.

À partir de l'automne 1914, MacIver avait complété un long manuscrit sur l'idée de «communauté» et il le préparait pour la publication. C'était là la dernière de plusieurs études britanniques sur l'évolution sociale. Rendu méfiant par le nationalisme contemporain, MacIver était devenu, dans les premiers mois terribles de la Grande Guerre, profondément critique du leadership européen, y inclus celui exercé par la Grande-Bretagne. Il se sentait inconfortable dans la vie universitaire britannique et peu apprécié par ses collègues. Sa femme était enceinte pour la seconde fois. Il avait peur d'être conscrit — bien qu'il ait été prêt à servir s'il avait été appelé à le faire. Après avoir fait des démarches auprès de quelques collègues britanniques, il découvrit, en parlant avec James Seth, philosophe à Édimbourg (lequel avait été contacté par James Mavor, un spécialiste en économie politique à Toronto), qu'une ouverture de poste, parfaitement convenable, pouvait exister pour lui en Amérique du Nord. Il était psychologiquement prêt pour un changement personnel majeur⁹.

Les lettres de références nécessaires traversèrent l'Atlantique, et on lui offrit le poste¹⁰. Quand il arriva, à la fin de l'été 1915, son nouveau poste n'était pas dans la chaotique ville de Chicago, mais dans la flegmatique ville ontarienne de Toronto. Du point de vue d'un historien de l'économie, cette nomination était «très curieuse», car MacIver venait enseigner au

8. R. M. MacIver, *As a Tale That Is Told...*, *op. cit.*, p. 65; L. Bramson, «Introduction», dans R. M. MacIver, *On Community*, *op. cit.*, p. 8-9.

9. R. M. MacIver, *As a Tale That Is Told...*, *op. cit.*, p. 75-76; R. M. MacIver, «Foundations of Nationality», dans R. M. MacIver, *On Community*, *op. cit.*, p. 94-115; I. M. Drummond, *Political Economy at the University of Toronto: A History of the Department, 1888-1982*, Toronto, Governing Council of the University of Toronto, 1983, p. 43-44.

10. Voir R. M. MacIver à Robert A. Falconer, 20 juillet 1915, fonds Falconer, boîte 39, Archives de l'Université de Toronto. Les témoignages d'estime de MacIver étaient de Lancelot R. Phelps, doyen du collège Oriel d'Oxford.

Département d'économie politique de l'Université de Toronto avec un diplôme en études classiques d'Oxford et sans avoir étudié ou enseigné l'économie. Qui plus est, son intérêt, c'était la sociologie, un sujet qui n'était pas enseigné à Toronto¹¹. Et pourtant, du point de vue de l'historien de la pensée sociale, le choix de MacIver n'était pas curieux du tout, ses convictions étant au diapason avec celles du recteur de l'Université de Toronto, Robert Falconer (un ancien de l'Université d'Édimbourg). Or, le recteur s'occupait personnellement d'à peu près toutes les nominations universitaires.

Le manuscrit de MacIver portant sur la communauté a gagné un prix Carnegie attribué à un auteur d'une université écossaise. Il a été publié en 1917 sous le titre *Community: a Sociological Study*. Bien reçu en Grande-Bretagne, il fut condamné par Robert Park, doyen de «l'École de sociologie de Chicago», car par trop «ennuyeux». Mais, dès 1924, l'ouvrage en était déjà à sa troisième édition. Dans ce livre, MacIver prenait la défense du type de philosophie sociale syncrétique si admiré par les partisans de la tradition idéaliste, tels Falconer. Pour MacIver, la sociologie n'était rien d'autre que la «science de la communauté¹²». Elle transcendait les frontières des disciplines existantes — en effet, conformément à la tradition de l'idéalisme objectif, elle assimilait beaucoup de leurs préoccupations.

Les sciences sociales, écrivait-il, ont leur sphère à l'intérieur de la sociologie, tout comme les associations ont leur sphère à l'intérieur de la communauté. Les sciences sociales spécifiques sont des sciences des formes de vie associatives, et, par conséquent, ne peuvent jamais monter sur le trône réservé à la sociologie, un trône sans occupant jusqu'à ce qu'elle entre dans son royaume¹³...

La notion «d'interdépendance» constitue une clef de la pensée de MacIver. Cette notion et ses variantes, par exemple, «interrelation» et

11. I. M. Drummond, *Political Economy...*, *op. cit.*, p. 46.

12. R. M. MacIver, *Community; a Sociological Study, Being an Attempt to Set Out the Nature and Fundamental Laws of Social Life*, Londres, Macmillan, 1917, p. 48. Les citations sont de la troisième édition, 1924. Ouvrage d'une valeur durable, il a connu une cinquième édition aussi tardivement qu'en 1965. Concernant l'opinion de Park sur *Community*, voir M. MacIver, *As a Tale That Is Told...*, *op. cit.*, p. 87.

13. M. MacIver, *Community...*, *op. cit.*, p. 49. L'italique est dans l'original.

«interactif», occupera une place centrale dans sa pensée tout au long de sa carrière. La métaphore qui dominait ses écrits était celle de la toile — que ce soit celle tissée par les activités associatives ou par le gouvernement¹⁴.

Qu'était le livre de MacIver, *Community*, sinon la tentative ambitieuse de fournir un cadre de travail intégré et scientifique afin d'étudier les lois sociales sous-jacentes à la connaissance et la vie contemporaines? À ce titre, cet essai représente une des dernières tentatives pour atteindre une synthèse universelle, dans la continuité d'une tradition qui remonte au XIX^e siècle et dont les œuvres de Herbert Spencer ou William Graham Sumner constituent de bons exemples. Quoique ne travaillant pas dans la tradition marxiste, MacIver n'en reconnaissait pas moins — et il l'affirmait carrément dans son ouvrage — que «les distinctions de classe basées sur la possession de propriété à revenu» était un problème insoluble qui avait, jusqu'à maintenant, résisté à «la critique démocratique».

Aucun observateur ouvert d'esprit, notait-il quelque part au milieu de son volumineux ouvrage, ne peut manquer d'observer, d'un côté l'attachement farouche des classes privilégiées à cet ordre social ou, de l'autre côté, la non moins farouche révolte des démunis. Une telle opposition, là où aucun facteur n'existe qui peut la modifier, secrète inévitablement la révolution¹⁵.

Pour lui, la sociologie cherchait à étudier l'ensemble des relations sociales, et ce, tout en posant en principe que ces relations continuaient à faire partie «d'une grande unité communale». La sociologie embrassait donc toutes les sciences sociales particulières. Elle n'était pas seulement une science sociale parmi d'autres. «Les déterminants communs à toutes les activités spécifiques, écrivait MacIver dans *Community*, leurs grandes interrelations et leurs résultants communaux, constituent un sujet dont l'étude est la tâche héroïque et incessante de la sociologie. La nature et le développement de la communauté sont l'affaire de la sociologie¹⁶.» La tâche de la sociologie contemporaine, croyait-il, était de redécouvrir la vision intégrative de Platon et de se baser sur la tentative comtienne de la restaurer au XIX^e siècle. «La croissance de la sociologie depuis le temps de

14. Voir par exemple, R. M. MacIver, *The Web of Government*, New York, Macmillan, 1965 [1947].

15. R. M. MacIver, *Community...*, *op. cit.*, p. 272.

16. *Ibid.*, p. 53.

Comte, disait-il, est un témoignage que les hommes commencent à réaliser une fois de plus qu'il y a une unité de la vie sociale, et qu'ils cherchent à restaurer la synthèse perdue de la communauté¹⁷.»

Cette nouvelle discipline, appelée sociologie, s'est développée en circonscrivant beaucoup du terrain traditionnel de l'éthique et de la psychologie. Mais pour MacIver, l'éthique était auto-référentielle — c'est-à-dire, selon ses propres mots, «une série de philosophies, variant selon la sagacité et le caractère de chaque philosophe». Une science de l'éthique était donc impossible. La sociologie, par contraste, combinait l'éthique et le social. Le sociologue était «un philosophe éthique» qui ne pouvait «jamais se dépouiller elle-même de sa philosophie». Toutefois, le professeur de Toronto insistait sur le fait que l'éthique ne pouvait jamais être réduite au social ni lui être identifiée. Tout en étant intéressé par une réforme morale ou une réforme sociale — «le lien entre les moyens sociaux et les fins éthiques» — le sociologue pouvait être aussi sollicité par la pratique d'une ou plusieurs «sciences sociales spécifiques». Le sort de la sociologie comme science n'était pas lié à l'essor ou à la chute de systèmes éthiques spécifiques.

À un certain point, écrivait MacIver, nos sociologies vont prendre des directions différentes selon nos idéaux éthiques. Non pas que là où nos idéaux entrent en conflit, nos sociologies vont aussi entrer en conflit; les divergences viennent plutôt de ce que nous tentons de répondre à différentes questions sociologiques. Ce sont nos intérêts sociaux qui entrent en conflit. Le conflit des idéaux éthiques ne constitue pas, par conséquent, un problème ultime pour la sociologie.

En bref, MacIver, à l'instar de ses prédécesseurs écossais du XVIII^e siècle, jugeait que la sociologie était une science, mais une science de la vie elle-même, incluant à la fois ses relations sociales et sa dynamique morale. Il ne souhaitait voir aucun rétrécissement de cette mission.

Ceux qui veulent faire de la sociologie une science «naturelle», détachée des valeurs, avertissait-il, laisseraient en dehors de son champ les caractéristiques particulières du monde dont elle parle, dans une tentative vaine de

17. *Ibid.*, p. 55.

singer ces sciences où de telles caractéristiques sont inconnues.

Voici qui est extrêmement important. Alors que la science sociale américaine, sous l'influence de Park et Burgess à Chicago, et plus tard sous l'influence de Talcott Parsons à Harvard, se préoccupait de plus en plus du fonctionnement des structures et des fonctions, subsumant les volontés humaines sous des impératifs environnementaux et comportementaux et prenant ses distances par rapport à un réformisme progressiste, la science sociale canadienne, sous l'influence de Maclver et de ses successeurs à Toronto, a su garder au centre de ses préoccupations la notion d'instrumentalisme plutôt que celle de «mesure». Elle mettait l'accent sur la restauration sociale plus que sur le contrôle social. Il vaut par conséquent la peine de lire longuement Maclver à ce propos:

In truth, you can measure only what you cannot understand. You can measure only the external, that which lies outside the grasp of the imagination. But you can have no adequate interest in society unless you are interested in it as fulfilling human values. Its essential forms have been shaped by men's purposes, and its development is wholly dependent on the development of these purposes. These purposes have all an ethical character. The very existence of society means ethical purpose in its members. The sociologist who has no ethical interest, no interest in social conditions as relative to values, is a dilettante. He is like a grammarian who studies the letters and syllables of words but never thinks of the words themselves as meanings. It is a possible method, and there is some knowledge to be derived that way—but it is not the knowledge of community Putting it in the most summary form, we may say that sociology is concerned with facts as values, ethics with values as facts¹⁸.

Le domaine de la sociologie proposée par Maclver incluait, par conséquent, non seulement l'action sociale mais aussi la conduite sociale — l'action régulée par l'éthique — l'opération de l'esprit en relation avec le monde extérieur. Sur cette question, il partageait beaucoup de l'éthique

18. *Ibid.*, p. 56-60

générale de l'idéalisme britannique: son évolutionnisme social, son sens de l'entremêlement du soi et de la société, sa tournure d'esprit réformiste et son engagement envers l'idéal d'un humanisme civique, son refus de dévaluer le rôle de l'esprit ou des valeurs, sa délimitation des frontières de la science physique. Mais il existait aussi des points importants sur lesquels il rompait avec la tradition de T. H. Green, John Watson et Bernard Bosanquet. Sa critique du caractère absolu de l'État hégélien tel qu'il est défini par Bosanquet rejoignait son rejet de l'épistémologie moniste de la philosophie idéaliste. MacIver était un «dualiste psychologique». On connaît l'esprit dans son rapport au monde; la division entre les deux est réelle; la clef se trouve dans leurs relations réciproques.

Selon lui, les postulats et les fonctions des psychologues et des sociologues s'écartaient l'une de l'autre. Le psychologue tentait de voir les objets comme une entité qui manifeste le caractère d'un être sensible, pensant, sachant et voulant; «l'objet» du sociologue était la loi et les coutumes, de même que les autres institutions sociales. «Les formes d'association ou de communauté, concluait le professeur de Toronto, sont dans leur nature des choses objectives... Elles sont ce que l'esprit pense, non pas ce que l'esprit est. Elles révèlent l'esprit, mais elles ne sont pas l'esprit, et leurs lois ne sont pas les lois de l'esprit.» Dès lors, si l'on s'accorde avec la réciprocité démocratique du dualisme sujet-objet de MacIver, la sociologie était essentiellement l'étude des relations, incluant celles de l'individu et de la société. «Il n'y a pas d'individus qui ne soient pas des individus sociaux, et il n'y a pas d'esprit social qui n'est pas un esprit individuel.» En tant qu'animal social, l'homme devient plus individualisé dans le processus même par lequel il se socialise¹⁹.

Ici, aussi, la sociologie cherchait à s'appuyer sur ce que la tradition idéaliste britannique avait de meilleur; et pourtant, elle s'en éloignait sur des points importants. Son orientation était libérale-démocratique et réformiste; elle reconnaissait — comme aussi les idéalistes — la toile complexe des structures sociales et des relations sociales. Mais elle ne subsumait pas la destinée de l'individu sous le plus large tout organique. Là résidait le contentieux de MacIver avec Bosanquet et Hegel.

2. Travail social et sociologie

Les tâches universitaires de MacIver à l'Université de Toronto lui avaient permis, dès son embauche, de participer à l'établissement et au

19. *Ibid.*, p. 64, 65, voir également R. M. MacIver, *As a Tale That Is Told...*, *op. cit.*, p. 73.

développement du service social; l'évolution même du «service social» mettait en lumière une relation, plus ou moins directe, avec le grand mouvement contemporain de réforme sociale. Peu après son arrivée au Canada, MacIver s'était conséquemment intéressé aux activités du Workers' Educational Association. Dès 1917, il était l'un des nombreux membres facultaires de l'Université de Toronto qui œuvraient afin de permettre une reconstruction sociale grâce à laquelle seraient rehaussés la dignité et le pouvoir des ouvriers²⁰.

Pendant douze années productives, MacIver fut professeur de science politique à Toronto. Dès son arrivée au Canada, il fut aussi actif auprès du Département de service social. Il en devenait directeur par intérim en 1918. Son intérêt pour les organismes d'œuvres sociales et pour les cours publics du soir s'est continué au Canada. Pendant la guerre, il canalisa son énergie abondante et son enthousiasme contagieux dans cette direction. Aux étudiants en service social, il donnait un enseignement complet, basée sur une approche philosophique. Il donnait des cours du soir aux membres du Workers' Educational Association (son livre, publié en 1919, *Labor in the Changing World*, fut écrit pour les étudiants canadiens et britanniques du W.E.A.). En 1917, il établit un «cercle de discussion des problèmes nationaux», avec l'aide de collègues universitaires, de journalistes et d'hommes d'affaires de Toronto. Il fut nommé, pendant la guerre, coprésident du Dominion of Canada War Labor Board. En 1918, il prit la parole devant le Royal Canadian Institute (et probablement devant d'autres groupes du même genre) sur le thème «le Capital et le Travail — la nouvelle donne». Il a donné des conférences sur la théorie économique et la philosophie à l'intention des anciens combattants en 1919²¹.

Invariablement, MacIver, dans ses écrits, ses conférences et ses exposés, cherchait à encourager l'harmonie sociale au moyen de la coopération, de la réconciliation et de la compréhension mutuelle. Les sug-

20. S. Z. Burke, *Seeking the Highest Good: Social Service and Gender at the University of Toronto, 1888-1937*, Toronto, Toronto University Press, 1996, p.108; N. Christie et M. Gauvreau, *A Full-Orbed Christianity: The Protestant Churches and Social Welfare in Canada, 1900-1940*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press p. 212. MacIver a été membre du Labour Relations Board durant la Grande Guerre.

21. R. M. MacIver, *Labor in the Changing World*, New York et Toronto, MacMillan, 1919; R. M. MacIver à R. A. Falconer, 8 mars 1917, concernant le *National Problems Club*, fonds Falconer boîte 43, Archives de l'Université de Toronto; R. M. MacIver, «Capital and Labour — the New Situation», *University of Toronto Monthly*, n° 18, mars, 1918, p. 209-211; R. M. MacIver au registraire, Université de Toronto, 24 mai 1919, concernant les cours aux anciens combattants, fonds Falconer boîte 53, Archives de l'Université de Toronto.

gestions pratiques de réformes incluses dans *Labor in the Changing World* apparaissent tout sauf révolutionnaires aux yeux de l'observateur de la fin du XX^e siècle: elles consistaient à proposer un nombre maximum d'heures de travail et le salaire minimum, la régulation du travail des enfants, des législations pour assurer la santé et la sécurité des travailleurs, un filet de sécurité contre le chômage et le renvoi arbitraire, des bureaux de direction mixtes patrons-ouvriers. On prendra la mesure des tensions économiques et sociales des années 1918 et 1919 à considérer que MacIver jugeait ses réformes comme une des pièces «d'une révision radicale de tout l'ordre industriel» dont l'alternative aurait été «la dérive et le chaos²²».

À l'évidence, des critiques, tel le colonel Reuben Wells Leonard, philanthrope et homme d'affaires ontarien, ont confondu les intentions pacifiques de MacIver et le gradualisme de ses réformes avec sa dénonciation des problèmes sociaux et économiques qui semblaient, selon Leonard, fomenter la révolution. Il est possible que ce dernier, mécène de l'Université de Toronto, soit venu entendre l'exposé de MacIver sur le «Capital et le Travail» au Royal Canadian Institute. Si tel est le cas, il a pu l'entendre parler de la «prise de conscience du pouvoir» ouvrier et l'appel, de la part des travailleurs, pour «un partage de la prospérité et une voix dans le contrôle de l'industrie».

C'est une véritable folie, déclarait McIver aux personnes présentes, de parler... de l'essentielle unité d'intérêts du Capital et du Travail, et de prêcher la bonne volonté mutuelle comme si cela uniquement pouvait nous aider à nous en sortir. Car les ouvriers commencent à attaquer les bases du système actuel, et à demander une nouvelle fondation sur laquelle pourrait s'édifier un intérêt commun²³.

La préface de *Labour in the Changing World* parlait ouvertement d'une révolution devenue nécessaire compte tenu du caractère vicié du système industriel des salaires. Mais cette révolution devait en être une des fins, non des moyens. Elle serait le résultat de réformes tranquilles. Le genre de révolution proposée par Robert MacIver était celui d'un Arthur

22. R. M. MacIver, *Labor in the Changing World*, *op. cit.*, p. 212.

23. Voir A. B. McKillop, *Matters of Mind: The University in Ontario, 1791-1951*, Toronto, Toronto University Press, 1994, p. 366-367, p. 502-503, concernant la position de MacIver sur les relations entre le travail et le capital.

Henderson et du gradualisme du Labour Party britannique, non pas celui d'un Lénine ou de l'avant-garde révolutionnaire. De telles subtilités étaient (on s'en serait douté) perdues aux oreilles des hommes, par exemple le colonel Leonard, pour qui la révolution était la révolution²⁴.

En tant que champion de la cause des travailleurs dans le nouvel ordre industriel et en tant que source d'inspiration pour ses étudiants au Département de service social de l'Université de Toronto, Robert MacIver connut un succès incomparable. Sa sociologie universitaire et ses convictions politiques réformistes se complétaient l'une l'autre. Mais, depuis la fin de la Grande Guerre, la communauté universitaire évoluait progressivement. L'arrivée massive d'étudiants en 1919, en particulier des anciens combattants, grevait les ressources diminuées de l'université. Il fallut, pour MacIver, tourner la page sur les jours de son association avec le Département de service social. Il lui fut demandé de revenir à temps plein au Département de science politique. Les pétitions que les étudiants des cours du soir, offerts par le Département de service social, et les anciens diplômés en service social de Toronto (sans compter les autres groupes) firent parvenir au recteur Falconer, lesquelles pressaient l'université de n'épargner «aucun effort» afin de garder MacIver à la tête du Département de service social, furent signées en vain²⁵. Falconer créa une Chaire en science sociale en 1920, mais le titulaire en sera le nouveau directeur du Département de service social, James Alfred Dale, professeur d'éducation à l'Université McGill et, autrefois, un participant actif du Workers' Educational movement en Angleterre. MacIver allait donc revenir enseigner à plein temps au Département de science politique.

Falconer avait d'autres plans pour MacIver. La retraite de James Mavor était imminente et MacIver, un des universitaires chevronnés du Département de science politique dès 1920, constituait un choix normal pour assurer sa succession. En dépit des attaques lancées par le colonel Leonard et par d'autres individus envers MacIver (et envers l'université)

24. R. M. MacIver, *Labor in the Changing World*, *op. cit.*, p. ix-x. Le chapitre 4, «The Widening of the Idea of Labor», p. 64-76, contraste précisément le marxisme et le travaillisme britannique.

25. La pétition adressée à R. A. Falconer et au Sénat de l'Université le 2 juin 1919 provenant des étudiants des cours du soir en service social comprenait 61 signatures; la seconde, provenant d'anciens étudiants du service social, était signée par 42 employés d'agences telles que la Neighbourhood Workers' Association, Infants' Home and Infirmary, Military Headquarters, Dominion Council of the YWCA, Trades and Labor Branch, University Settlement, ministère de la Santé publique, la Cour juvénile. Voir le fonds Falconer, boîte 53, Archives de l'Université de Toronto.

en raison de ses vues trop radicales, Falconer a pu favoriser MacIver pour une autre raison que sa simple ancienneté. Les demandes de l'entre-deux-guerres pour une formation en économie, en commerce et en science politique allaient dans le sens d'une spécialisation accrue. Les nominations départementales dans l'immédiat après-guerre confirmaient cette tendance: Harold Innis en histoire économique, Gilbert Jackson en commerce et finance; William Jackman en transport et économie rurale; Herbert Marshall en statistiques²⁶.

Nulle part ailleurs dans l'Université de Toronto trouvait-on un département si divisé en champs de spécialisation qu'en science politique — quelques-uns de ces champs recoupant différentes disciplines. Parce qu'il croyait que l'expertise en éducation devait prendre racines dans une large base humaniste assise sur les arts et les sciences, Falconer a bien pu s'imaginer trouver dans la définition philosophique et inclusive des sciences sociales mise de l'avant par MacIver un moyen pour combattre les pires excès de la spécialisation.

Je me définissais comme un praticien des sciences sociales, se remémorera plus tard MacIver en repensant à cette période de sa vie — pas comme un sociologue, un politicologue ou un économiste. J'en étais venu à la conclusion que la division des sciences sociales en une série de boîtes départementales séparées était artificielle, dans une large part une création utile pour les besoins de l'administration²⁷.

Si Falconer a pu juger que la conception des sciences sociales proposée par MacIver répondait au leadership universitaire que Toronto devait fondamentalement exercer, la publication du livre de MacIver, *The Elements of Social Science*, en 1921, lui fournissait l'évidence que le philosophe social écossais était l'homme de la situation.

The Elements of Social Science couvrait, de l'aveu de son auteur, beaucoup du terrain déjà exploré dans *Community*²⁸. Et pourtant, dans *The*

26. I. M. Drummond, *Political Economy...*, *op. cit.*, p. 55-56; A. B. McKillop, *Matters of Mind...*, *op. cit.*, p. 329.

27. R. M. MacIver, *As a Tale That Is Told...*, *op. cit.*, p. 73.

28. R. M. MacIver, *The Elements of Social Science*, Londres, Methuen, 1921, p. 180: «Le lecteur s'apercevra que ce livre [*Community*] traite de plusieurs sujets du même point de vue qui a été adopté dans le présent ouvrage.»

Elements of Social Science, Maclver déplaçait le foyer d'analyse de l'idée de communauté à celle de société, un glissement qui, dans la terminologie de sociologues allemands comme Max Weber et Ferdinand Tönnies, semblait suivre la distinction entre *gemeinschaft* (communauté) et *gesellschaft* (société). Tout comme *Community*, *Elements* était organisé comme une étude de l'évolution sociale. Après l'examen de la nature de la société dans le premier chapitre, le livre présentait les différentes phases de communauté que traversaient chronologiquement les sociétés — village, ville, féodal et national. Il dégagait les relations entre la société et son environnement physique, économique et social. Les chapitres suivants abordaient la question des «intérêts et associations» qui caractérisaient les relations sociétales, la base institutionnelle de la structure de la société, et la quête d'un «principe» de l'évolution sociale.

Alors que *Labor in the Changing World* révélait l'influence de l'ouvrage de Graham Wallas, *The Great society*, lui aussi davantage tourné vers la mise de l'avant de propositions pour résoudre les problèmes sociaux plutôt que vers la théorisation de cesdits problèmes, *The Elements of Social Science* (à l'instar de *Community*) se situait dans la lignée des constructions de systèmes à grande échelle du sociologue britannique L. T. Hobhouse. À cette étape de sa carrière, les préoccupations sociologiques de Maclver sont étonnamment proches de celles de Hobhouse, comme en témoigne, par exemple, l'essai fondateur de ce dernier *Sociology, General, Special, and Scientific*, publié dans *The Sociological Review* en 1908, ou encore son ouvrage *The Metaphysical Theory of State*, paru en 1918²⁹.

La place de Hobhouse est centrale dans l'histoire de la sociologie britannique. Avec le sociologue Morris Ginsberg et l'économiste J. A. Hobson, il fut l'un des leaders du «nouveau libéralisme» anglais. Ensemble, ils contribuèrent très largement à articuler une justification morale et philosophique de l'État interventionniste, ce qui permit une réorientation fondamentale de la pensée et de l'action libérales. Maclver est rarement situé dans ce courant de pensée, car, comme l'a observé Stefan Collini, la plupart de ses écrits ont été publiés après son départ de la Grande-Bretagne. Et pourtant, il occupe une place centrale dans le développement du «nouveau libéralisme». Sa critique, formulée en 1911, de l'identification de l'État et de la société, telle que proposée par Bosanquet (critique qui est devenue un appendice du livre *Community*), anticipait une critique semblable de Hobhouse dans *The Metaphysical View of the State*

29. L'essai de Hobhouse est reproduit dans P. Abrams, *The Origin of British Sociology: 1834-1914*, Chicago, Chicago University Press, 1968, p. 247-259.

— il est même probable qu'elle a influencé celle-ci. MacIver ne porte pas une moindre responsabilité que Hobhouse dans la rupture du «nouveau libéralisme» par rapport à la tradition idéaliste de la Grande-Bretagne³⁰.

MacIver et Hobhouse partageaient aussi des opinions semblables sur la nature et l'étendue de la science sociale: ils déniaient qu'elle put être limitée aux méthodes des sciences physiques et, tout à la fois, insistaient sur son caractère fondamentalement éthique et sa portée inclusive (ce que MacIver appelait sa portée «architectonique»).

... [Le] trait qui fait de la sociologie une science distincte, écrivait Hobhouse en 1908, c'est la toile d'intentions par laquelle les hommes agissent l'un sur l'autre et réagissent aux conditions qui les font qui ils sont. Mais les intentions et les relations d'intentions constituent aussi l'objet du jugement éthique. L'éthique et la science sociale ont, de façon générique, le même sujet....

MacIver définissait la «société» dans *The Elements of Social Science* selon des lignes identiques.

«La société, écrivait-il, signifie ressemblance, interdépendance, coopération, économie, mais, disant cela, nous n'avons pas révélé le sens de la société. Car la société est une série infiniment emmêlée de relations, émises à partir des volontés et des intentions d'êtres qui s'aperçoivent de leur ressemblance, de leur interdépendance, en un mot, de leur communauté. Elle est, par conséquent, en premier lieu, un état, un état d'esprit, non pas un simple moyen ou un instrumentalisme utile pour le confort ou la convenance d'êtres ainsi intentionnés³¹.»

30. Voir S. Collini, «Sociology and Idealism in Britain», *Archives Européennes de sociologie*, vol. 19, 1978, p. 24, 28-29; voir aussi S. Collini, «Hobhouse, Bosanquet and the State: Philosophical Idealism and Political Argument in England 1880-1918», *Past & Present*, n° 72, 1976, p. 86-111. Pour un examen détaillé de la pensée sociale de Hobhouse, voir P. Weiler, *The New Liberalism: Liberal Social Theory in Great Britain 1880-1914*, New York, Garland, 1982, et Stefan Collini, *Liberalism and Sociology; L. T. Hobhouse and Political Argument in England 1880-1914*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.

31. L. T. Hobhouse, «Sociology, General, Special, and Scientific», dans P. Abrams, *op. cit.*, p. 253; R. M. MacIver, *Elements of Social Science...*, *op. cit.*, p. 2, 14-19. La

Lorsque James Mavor a pris sa retraite en 1922, Robert Falconer a nommé R. M. MacIver directeur du Département de science politique de l'Université de Toronto. Pour les cinq années suivantes, le sociologue écossais a dirigé un groupe de collègues de plus en plus divisés entre ceux qui partageaient sa vision holistique de la science sociale et sa notion idéaliste de la communauté, et ceux qui étaient des experts dans des champs de plus en plus pointus d'analyse empirique. Le nouveau département n'a jamais eu l'occasion de mettre au programme ou d'enseigner un cours de sociologie. MacIver a passé le plus clair de son temps, ironiquement, à superviser une révision du programme de premier cycle vers une plus grande spécialisation. Même Harold Innis, qui plus tard se fera le champion d'une conception large et intégrée des sciences sociales, pratiquait une histoire économique étroitement définie et sévèrement empirique dans les années 1920³².

Dans son propre département (certes britannique dans son orientation, mais empirique plutôt que spéculatif dans sa pratique), Robert MacIver a trouvé des admirateurs mais point de disciples. Et pourtant, le caractère britannique de sa direction voulait dire que les sciences sociales à Toronto n'évolueraient pas en direction d'une École de Chicago basée sur le courant de l'écologie humaine et de plus en plus a-historique — et encore moins en direction d'un structuro-fonctionnalisme de Talcott Parsons, du moins jusqu'aux années 1960. Ce qu'on peut dire, c'est que la philosophie sociale holistique de MacIver et l'idée selon laquelle l'étude de l'évolution sociale devait être l'élément central de l'analyse ont permis de maintenir à Toronto un modèle qui remontait au XIX^e siècle. En une époque où les frontières disciplinaires devenaient plus rigides, plus exclusives, et où le savoir universitaire devenait plus fragmenté que jamais auparavant, MacIver a su garder vivant l'idéal de l'interdépendance des sciences sociales ainsi que la longue tradition idéaliste dont il était l'héritier. Forcément, par sa taille seule, l'Université de Toronto ne pouvait échapper à un degré substantiel de spécialisation à travers le champ des disciplines. Mais ce qui frappe le plus lorsqu'on considère les contributions majeures des penseurs universitaires de Toronto dans les années de l'entre-deux-

référence de MacIver au caractère «architectonique» des sciences sociale se trouve à la page 13.

32 Voir V. Bladen, *Bladen on Bladen; Memoirs of a Political Economist*, Toronto, Scarborough College Press, 1978, p. 34-46; C. Berger, *The Writing of Canadian History: Aspects of English-Canadian Historical Writing since 1900*, Toronto, Toronto University Press, 1986, p. 87-94.

guerres, c'est que le plus important ou considérable et le plus productif parmi ceux-ci a réussi à donner voix à une vision large et essentiellement humaniste des sciences sociales. Dans ce contexte, le rôle de MacIver ne devrait donc pas être sous-estimé.

3. MacIver Legacy

Possiblement frustré par un certain isolement, MacIver remit sa démission en 1927 afin d'accepter le poste de directeur du Département d'économie et de sociologie au Collège Barnard, aux États-Unis. «Cette offre était trop tentante, dira-t-il plus tard avec peut-être un soupçon de regret, je n'ai pas été en mesure d'introduire la sociologie à Toronto³³.» Le Collège Barnard et l'Université Columbia lui permirent d'explorer de nouveaux horizons. Son ouvrage, *The Modern State* (1926), venait d'être publié et il se révélait, en Amérique du Nord, le principal défenseur d'une école de sociologie qui divergeait fortement de l'École de Chicago. À la fin de la décennie, il avait pris la succession de Franklin H. Gidding à la tête du Département de sociologie de l'Université Columbia, la grande rivale de l'Université de Chicago au chapitre de la pratique de la sociologie. Ultimement, il allait devenir un des praticiens des sciences sociales les plus influents des États-Unis et le principal défenseur de la liberté de l'enseignement au pays.

À l'Université de Toronto, le remplaçant de MacIver à la tête du Département d'économie politique était un autre philosophe social britannique *émigré*, Edward Johns Urwick. À tout prendre, Urwick, directeur du département pendant une décennie, était encore plus hostile à la sociologie «scientifique» que MacIver. Nommé par Falconer avec la bénédiction de ce dernier, Urwick — qui, plus tôt dans sa carrière britannique, avait été une figure centrale à Toynbee Hall et un militant important du mouvement du «nouveau libéralisme» — soutenait dans ses livres (voir *A Philosophy of Social Progress* [1912] et *The Social Good* [1927]) que l'évolution, l'éthique et la société étaient viscéralement emmêlées. Il prolongeait ainsi, à Toronto, et ce jusqu'à l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale, la vision holistique des sciences sociales mise de l'avant par MacIver. Le successeur d'Urwick fut Harold Innis, dont l'influence sur Marshall McLuhan fut majeure. C'est ainsi qu'Innis (avec McLuhan) put livrer à une autre génération d'étudiants le message que les sciences sociales ne

33. R. M. MacIver, *As a Tale That Is Told...*, *op. cit.*, p. 96.

devaient pas être gênées par une surspécialisation ou être restreintes par de trop strictes frontières disciplinaires³⁴.

En général, un modèle semblable de développement fut suivi par les principales disciplines des sciences sociales dans les universités ontariennes, que ce soit en philosophie, psychologie ou sociologie. Ce modèle prétend que la nature des distinctions universitaires entre l'humaniste et le social est arbitraire. Les professeurs qui, par leurs recherches et leurs écrits, en sont venus, entre les deux guerres, à dominer les diverses disciplines des sciences sociales et les institutions universitaires étaient remarquables précisément parce qu'ils refusaient souvent de séparer les préoccupations des sciences sociales des préoccupations des sciences humaines. Comme leurs collègues en études classiques, en littérature anglaise et en histoire, leur approche était habituellement historique, cette approche dérivant de postulats antérieurs sur la nature progressive de l'évolution sociale. Ils refusaient de situer leurs travaux, non seulement en dehors de l'histoire, mais aussi en dehors de la morale. Ils représentent la persistance, tard dans le XX^e siècle, de la recherche de synthèse propre au XIX^e. À cet égard, ils ont dû résister à la direction générale prise par la pensée universitaire en Amérique du Nord et surent rendre possible la continuation d'une étude du social compréhensive et distincte. Éventuellement, toutefois, même au sein des unités dont ils étaient les administrateurs, leurs opinions finirent par être critiquées.

Les historiens des sciences sociales américaines ne savent pas très bien où placer R. M. MacIver au sein de leur propre tradition. Il n'a pas suffisamment souscrit au courant de l'écologie humaine» développé par Robert Park et ses disciples de «l'École de Chicago», et sa sociologie politique est demeurée moralisante et réformiste longtemps après que les adeptes de la sociologie de Chicago délaissèrent l'engagement réformiste actif au profit des études de cas «objectifs» et des statistiques. Plus tard dans sa carrière, MacIver ne s'est pas trouvé en plus plaisante compagnie avec Talcott Parsons et son structuro-fonctionnalisme dérivé de Weber.

34. Pour les détails biographiques concernant Urwick, voir l'essai de J. A. Irving «The Social Philosophy of E. J. Urwick» qui sert d'introduction à l'édition, établie par Irving, des articles d'Urwick, *The Values of Life*, Toronto, Toronto University Press, 1948, p. xi-lxv; H. J. Cody, «Introduction», dans H. A. Innis (dir.), *Essays in Political Economy in Honour of E. J. Urwick*, Toronto, Toronto University Press, 1938, p. c-cii; H. A. Innis, «Edward Johns Urwick, 1867-1945», *Canadian Journal of Economics and Political Science*, vol. 11, mai 1945, p. 265-268. Pour une appréciation personnelle du rôle de conseiller de Urwick à Toynbee Hall, voir S. A. Barnett, *C. Barnett: His Life, Work, and Friends. By His Wife*, London, John Murray, 1921, p. 317.

Enfin, MacIver, victime peut-être de sa plus grande hérésie, ne répondait pas aux exigences fondamentales de la tradition pragmatique américaine: car, tout bien pesé, la vérité n'était pas, pour lui, simplement ce qui *fonctionnait* dans une société démocratique.

L'insistance constante de R. M. MacIver sur la nature distincte et pourtant interreliée de la «communauté» et de la «société» était le signe qu'il conservait au fond beaucoup de l'héritage de l'idéalisme britannique. Par sa participation à la Réforme et à cause de la grande proportion d'intellectuels écossais qui devinrent partie prenante du mouvement idéaliste, l'idéalisme avait «une base plus sûre en Écosse que ce à quoi on aurait pu s'attendre autrement; et, à travers le rayonnement de l'Angleterre, aucune occasion ne fut perdue publiquement pour diffuser la philosophie idéaliste avec un accent écossais distinct³⁵». Invité au Canada par Robert Falconer, lui-même profondément influencé par l'idéalisme philosophique écossais de la fin du XIX^e siècle³⁶, MacIver parlait justement avec un tel accent. Tout au long de sa vaste carrière, il a insisté pour que le normatif et l'empirique, le «bien social» et le caractère sacro-saint de l'individu soient liés.

Dans le contexte universitaire canadien qui, presque invariablement, requérait une certaine médiation entre les idées et les influences européennes et américaines, MacIver a forgé une voie mitoyenne. Il ne l'aurait pas reconnu comme tel, mais des dispositions naturelles et les circonstances géographiques du Canada l'avaient aidé à concevoir l'angle de vue particulier qui était le sien. Le résultat, c'est que, après ses années au Canada, les critiques anglais et américains jugèrent son œuvre suspecte. E. J. Urwick, son successeur à Toronto, l'accusa en 1938 de taire ses talents philosophiques dans le but de se présenter, dans son livre *Society: A Textbook of Sociology* (1937) (et devant les lecteurs américains), comme un apôtre de la sociologie «scientifique». Et cependant, au moins quelques sociologues américains percevaient en lui un universitaire «indifférent et à certains moments même activement hostile à la recherche empirique³⁷».

35. Voir D. J. Withrington, «“A Ferment of Change”: Aspirations, Ideas and Ideals in Nineteenth Century Scotland», dans D. Gifford (dir.), *A History of Scottish Literature. Vol. 3: Nineteenth Century*, Aberdeen, Aberdeen University Press, 1988, p. 55.

36. Voir J. G. Greenlee, *Sir Robert Falconer: A Biography*, Toronto, Toronto University Press, 1988.

37. E. J. Urwick, «Review Article. Is There a Scientific Sociology?» *Canadian Journal of Economics and Political Science*, vol. 4, novembre 1938, p. 549-51; Mark C. Smith, *Social Science in the Crucible: The American Debate Over Objectivity and Purpose, 1918-1941*, Londres, Duke University Press, 1994, p. 149.

Trop américain pour les Britanniques, trop britannique pour les Américains, Maclver ne satisfaisait pleinement aucun de ces deux camps. Cela considéré, son biographe américain n'en concluait pas moins: «On peut finalement dire que, du point de vue de l'équilibre intellectuel, de la subtilité sociologique et de la sollicitude morale, Robert Maclver n'a pas d'égal dans l'histoire de la discipline³⁸.» Cette dernière affirmation donne une bonne mesure du sociologue que l'Université de Toronto a perdu en 1927.

A.B. McKILLOP
Département d'histoire
Université de Carleton

Résumé

Dans ce texte, l'auteur montre que la sociologie de type américain pratiquée par Carl A. Dawson à McGill des années 1920 aux années 1950 (et presque tout entière influencée par le paradigme de l'écologie humaine de l'École de Chicago) n'a pas été la seule à être favorisée par les sociologues canadiens. Au contraire, des sociologues comme Maclver et Urwick tendaient vers une science sociale plus philosophique, plus morale et plus humaniste, une science sociale qui pourrait réconcilier la recherche des faits avec une tradition «idéaliste» des préoccupations morales.

Abstract

In this essay the author shows that the American type of sociology practiced at McGill under Carl A. Dawson from the twenties to the fifties (and almost completely influenced by the human ecology paradigm of the Chicago School) was not the only one that appealed to Canadian sociologists. On the contrary sociologists like Maclver and Urwick were leaning toward a more philosophical, moral, and humanistic social science, one

38. R. Bierstedt, *American Sociological Theory: A Critical History*, New York University Press, 1981, p. 297.

that would reconcile the research of facts with a «Victorian» tradition of moral concerns.

Resumen

En éste texto, el autor muestra que la sociología al estilo americana practicada por Carl A. Dawson en McGill desde los años veinte hasta los años cincuenta (casi enteramente influenciada por el paradigma de la ecología humana de la Escuela de Chicago) no ha sido la sola a ser favorecida por los sociólogos canadienses. Al contrario, sociólogos como MacIver y Urwich se inclinaban hacia una ciencia más filosófica, más moralista y más humanista, una ciencia social que podría reconciliar la investigación de los hechos con una tradición «idealista» de las preocupaciones morales.